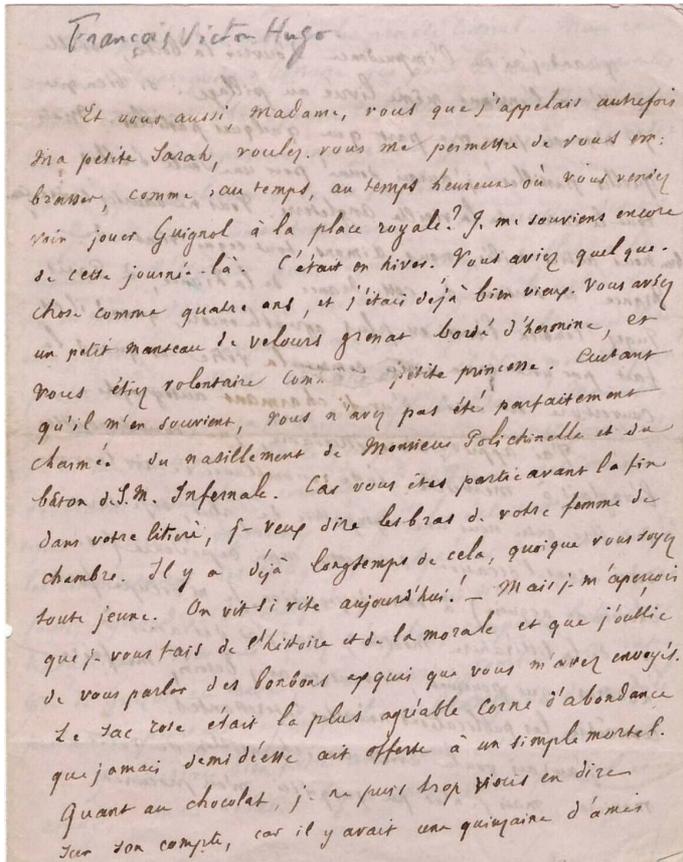


Lettre inédite de François-Victor Hugo à Sara de la Fizelière<sup>1</sup> [été 1858<sup>2</sup>]

Fac-similés :



1. 1<sup>er</sup> feuillet. (Coll. JMG)

<sup>1</sup> Sara Bouclier. (Voir illustration 8.) Fille de Guillaume Bouclier (1826-1853, notaire de la famille de Victor Hugo), et de Cornélie Bouclier (1811-1876). Elle épousa Albert de la Fizelière en 1855 (voir note 7).

<sup>2</sup> Le 25 juin 1858, François-Victor Hugo fit une excursion en Angleterre avec son cousin Alfred Asseline. Son périple le mena bien entendu par Stratford-sur-Avon où il visita la maison natale de Shakespeare. « Dès son retour, le 10 juillet, il se remet à "piocher" : correction des épreuves de la traduction d'*Hamlet*, rédaction de la préface [...]. » (Bernard Leuilliot « L'histoire réelle telle qu'en Shakespeare », dans *Victor Hugo et la Grande-Bretagne, actes du deuxième colloque Vinaver, Manchester 1985*, éd. A. R. W. James, Liverpool, Francis Cairns, 1986, p. 145.) La lettre date donc fort probablement de l'été, ainsi que le veut l'expression de François-Victor : "par un de ces beaux jours d'été".

quand j'ai eu l'impression d'ouvrir la boîte, or elle  
 a été à l'instant même livrée au pillage : si bien que  
 je n'ai eu pour ma part que quelques pastilles. Mais  
 quelles pastilles ! j'aurais donné pour une seule d'elles  
 tout le cacao de la vieille Angleterre. Tous ne savent croire, <sup>com</sup>  
 bon nous autres, exilés, nous disons tout ce qui vient de  
 France, et surtout de cette France de la France, de Paris.  
 Jugez combien l'honneur en plus agréable encore, quand il est  
 fait par une main amie comme la vôtre et quand la  
 couverture est ornée d'un si charmant autographe.

J'ai appris, chère Madame, que vous traduisiez  
 l'anglais à merveille. Cette ressemblance de nos travaux  
 doit être entre nous une sympathie de plus, et je serai  
 ravi dans l'occasion de mettre mon expérience (si  
 chèrement acquise) à votre disposition. Je m'occupe fort  
 peu de la littérature moderne, mais j'ai des amis à  
 Londres qui pourront, si vous en avez besoin, me faire  
 connaître les publications nouvelles intéressantes.

J'aurais voulu avoir un échantillon de votre  
 manière, mais j. n'ai pu jusqu'ici m'en procurer.

2. 2<sup>ème</sup> feuillet.

Mon procédé, à moi, est le procédé littéral. Mais ce  
 système n'est guère à dédaigner que pour les œuvres capitales  
 comme celles de Shakespeare, de Dante ou de Milton. J. ne  
 sais s'il ne serait pas un inconvénient pour des romans ordi-  
 naires qui ont besoin de se lire facilement.

J. suis en ce moment tout occupé de la correction des é-  
 preuves de l'Hamlet que Pagnere compte publier à la  
 fin du mois. Vous pourrez donc bientôt juger de la valeur de  
 mon procédé, en comparant ma faible prose à la merveilleuse  
 poésie du grand Will. Oh ! que de fois il a fait mon désespoir  
 que son génie, que sa forme sont difficiles à saisir ! Mais enfin,  
 j. ne me rebute pas. Et ce n'est pas trop de mille journées  
 de travail pour faire connaître à la France cet immense  
 esprit, encore si mystérieux malgré les éclaircissements et  
 les commentaires des critiques, malgré les traductions déjà  
 faites, quand j. dis malgré, j. devrais dire à cause de ces  
 traductions. Vous qui savez l'anglais, comparez la traduc-  
 tion de Guizot au texte, et vous verrez, combien cette inter-  
 prétation, pourtant la plus fidèle, est <sup>si</sup> éloignée du modèle.

J. voudrais bien faire avec vous cette intéressante  
 étude, mais hélas ! il y a entre votre feuillet et

3. 3<sup>ème</sup> feuillet.

ma chaise plus de cent lieues de terre et d'eau. Pour  
 les rapprocher, il y aurait bien un moyen, ce serait de  
 franchir tout cet espace. C'est ce que je ne puis pas faire  
 en ce moment, et c'est ce que vous devriez faire, vous,  
 par un de ces beaux jours d'été, en entraînant votre  
 chère mère et en prenant le bras de Monsieur de la  
 Fitzclaire avec qui j'aurais charmé de faire connaissance.  
 Voilà, madame Sarah, un projet, un rêve. Ce serait  
 bien gentil à vous de le réaliser.

En un instant, merci de votre souvenir. Laissez-moi  
 ajouter : merci de cette espérance.

Votre bien dévoué  
 F. Victor Steege

Hadfield House. Lancaster.

4. 4<sup>ème</sup> feuillet.

« Et vous aussi, Madame, vous que j'appelais autrefois ma petite Sarah, voulez-vous  
 me permettre de vous embrasser, comme au temps, au temps heureux où vous veniez  
 voir jouer Guignol à la place royale ? Je me souviens encore de cette journée-là.  
 C'était en hiver. Vous aviez quelque chose comme quatre ans, et j'étais déjà bien  
 vieux. Vous aviez un petit manteau de velours grenat bordé d'hermine, et vous étiez  
 volontaire comme [une] petite princesse. Autant qu'il m'en souvient, vous n'avez pas  
 été parfaitement charmée du nasillement de monsieur Polichinelle et du bâton de S.M.  
 Infernale. Car vous êtes partie avant la fin dans votre litière, je veux dire dans les bras  
 de votre femme de chambre. Il y a déjà longtemps de cela, quoique vous soyez toute  
 jeune. On vit si vite aujourd'hui ! — Mais je m'aperçois que je vous fais de l'histoire  
 et de la morale et que j'oublie de vous parler des bonbons exquis que vous m'avez  
 envoyés. Le sac rose était la plus agréable corne d'abondance que jamais demi déesse  
 ait offerte à un simple mortel. Quant au chocolat, je ne puis trop vous en dire sur son  
 compte, car il y avait une quinzaine d'amis quand j'ai eu l'imprudence d'ouvrir la  
 boîte, et elle a été à l'instant même livrée au pillage : si bien que je n'ai eu pour ma  
 part que quelques pastilles. Mais quelles pastilles ! j'aurais donné pour une seule  
 d'elles tout le cacao de la vieille Angleterre. Vous ne sauriez croire combien nous  
 autres exilés, nous aimons tout ce qui vient de France, et surtout de cette France de la  
 France, de Paris. Jugez combien l'envoi est plus agréable encore quand il est fait par  
 une main amie comme la vôtre et quand la couverture est ornée d'un si charmant  
 autographe.

J'ai appris, chère Madame, que vous traduisiez l'anglais à merveille. Cette  
 ressemblance de nos travaux doit être entre nous une sympathie de plus, et je serai

*ravi dans l'occasion de mettre mon expérience (si chèrement acquise) à votre disposition. Je m'occupe fort peu de la littérature moderne, mais j'ai des amis à Londres qui pourront, si vous en avez besoin, me faire connaître les publications nouvelles intéressantes.*

*J'aurais voulu avoir un échantillon de votre manière, mais je n'ai pu jusqu'ici m'en procurer*

*Mon procédé, à moi, est le procédé littéral<sup>3</sup>. Mais ce système n'est guère nécessaire que pour les oeuvres capitales comme celles de Shakespeare, de Dante ou de Milton. Je ne sais s'il ne serait pas un inconvénient pour des romans ordinaires qui ont besoin de se lire facilement.*

*Je suis en ce moment tout occupé de la correction des épreuves de l'Hamlet que Pagnerre compte publier à la fin du mois<sup>4</sup>. Vous pourrez donc bientôt juger de la valeur de mon procédé, en comparant ma faible prose à la merveilleuse poésie du grand Will. Oh ! que de fois il a fait mon désespoir ! que son génie, que sa forme sont difficiles à saisir ! Mais enfin, je ne me rebute pas. Et ce n'est pas trop de mille journées de travail pour faire connaître à la France cet immense esprit, encore si mystérieux malgré les éclaircissements et les commentaires des critiques, malgré les traductions déjà faites ; quand je dis malgré, je devrais dire à cause de ces traductions. Vous qui savez l'anglais, comparez la traduction de Guizot<sup>5</sup> au texte, et vous verrez combien cette interprétation, pourtant la plus fidèle, est éloignée du modèle.*

*Je voudrais bien faire avec vous cette intéressante étude, mais hélas ! il y a entre votre fauteuil et ma chaise plus de cent lieues de terre et d'eau. Pour les rapprocher, il y aurait bien un moyen, ce serait de franchir tout cet espace. C'est ce que je ne puis pas faire en ce moment, et c'est ce que vous devriez faire, vous, par un de ces beaux jours d'été, en entraînant votre chère mère<sup>6</sup> et en prenant le bras de Monsieur de la Fizelière<sup>7</sup> avec qui je serais charmé de faire connaissance. Voilà, Madame Sarah, un projet, un rêve. Ce serait bien gentil à vous de le réaliser.*

---

<sup>3</sup> A propos de la traduction de Shakespeare par François-Victor Hugo, voir l'article déjà cité de Bernard Leuilliot. À la page 146, on peut notamment lire : « La traduction se voulait, en effet, littérale, faite sur le texte de Shakespeare, et non sur la traduction de Letourneur [voir note 5]. » Mais elle est également « littérale » en ce qu'elle s'éloigne aussi peu que possible du texte original, rompant ainsi avec l'habitude encore en cours de la traduction-adaptation.

<sup>4</sup> La publication originale de *Hamlet* traduit par François-Victor Hugo chez Pagnerre date de décembre 1858, mais, comme le souligne François-Victor Hugo dans sa lettre, il était prévu qu'elle le fût pendant l'été précédent.

<sup>5</sup> *Oeuvres complètes de Shakespeare. Traduites de l'anglais par Le Tourneur*. Nouvelle édition, revue et corrigée par F. Guizot et A. P. traducteur de Lord Byron. Précédée d'une Notice biographique et littéraire sur Shakespeare par F. Guizot. A Paris, chez Ladvoat, 1821. 13 volumes, in-8.

<sup>6</sup> Madame Cornélie Bouclier avait perdu son époux, Guillaume Bouclier, en 1853.

<sup>7</sup> (Voir illustration 9.) Albert de la Fizelière, 1819-1878, critique d'art, historien, bibliographe et biographe français. Il fit pour ses amis bibliophiles quelques publications tirées à petit nombre, en réimprimant d'anciens ouvrages curieux et rares, entre autres *Vins à la mode et cabarets du XVII<sup>e</sup> siècle* (Pincebourde, 1866, in-12, avec un frontispice à l'eau-forte de Maxime Lalanne). Il publia aussi *La Vie et l'Œuvre de Chintreuil*, avec Champfleury et Henriet (Cadart, 1874 in-4°, avec 40 eaux-fortes de Martial, Beauverie, Taiée, Saffrais, Selle et Paul Roux). Ce ne sont, bien entendu, que coïncidences, mais ces deux publications nous ramènent une fois de

*Encore une fois, merci de votre souvenir. Laissez-moi ajouter : merci de cette espérance.*

*Votre bien dévoué*

*F. Victor Hugo*

*Hauteville House.*

*Samedi. »*

Les couples Hugo et Bouclier<sup>8</sup> ont eu des relations suivies pendant plus de vingt ans et les Bouclier vinrent à plusieurs reprises visiter les bannis à Jersey<sup>9</sup>. Madame Cornélie Bouclier<sup>10</sup> fut plusieurs fois photographiée par Auguste Vacquerie vers 1853. On la voit notamment dans la serre de Marine Terrace seule ou en compagnie de Madame Hugo. Victor Hugo a dédié à Madame Bouclier un petit quatrain assez explicite publié par Henri Guillemin (*Victor Hugo et la sexualité*, Gallimard, 1954, p. 29) :

À Madame B\*\*\*

En vain mille rivaux voudraient d'un trait de flamme  
Atteindre votre cœur prompt à les oublier  
Un mari sage et bon sauve votre jeune âme  
L'Amour a le carquois, et vous le bouclier<sup>11</sup>.

Dans leur *Contribution aux études sur Victor Hugo*<sup>12</sup>, René Journet et Guy Robert signalent :

---

plus à Victor Hugo puisque Charles Hugo publia *Victor Hugo par un passant* en 1864 avec des eaux-fortes du même Maxime Lalanne (d'après dix photographies de Bacot, une photographie de Bingham et une d'Auzou), et que le livre fut publié chez le même Cadart.

<sup>8</sup> Dans le *Journal d'Adèle Hugo*, présenté et annoté par Frances Vernor Guille, Lettres modernes-Minard, 1968, tome I, pp. 168-169, on peut lire ceci à propos de Mme Bouclier « 23 août 1852. Avons dîné avec Henry Monnier. Voici comment : Mme Bouclier devait venir dîner à la Conciergerie, elle va chez Mme Desnoyers où elle trouve Henry Monnier ; elle lui propose de le présenter à ma mère ; elle le présente et nous dînons ensemble. (...) Nous sommes arrivés à la maison où nous avons encore passé une soirée charmante. M. Bouclier [voir illustration 7] nous a annoncé que la Cour se prononçait contre Bonaparte dans l'affaire des biens de la famille d'Orléans. »

<sup>9</sup> Notamment entre 1853 et 1855. Dans *Le Journal d'Adèle Hugo*, (présenté et annoté par Frances Vernor Guille - annotation revue et complétée par Jean-Marc Hovasse -, Lettres modernes-Minard, 2002, tome IV, p. 44), on peut lire le passage suivant : « 10 novembre 1855 [à propos de la première Hauteville House, au 20 Hauteville], mon frère y a planté aujourd'hui des fleurs de Marine Terrace apportées par Mme Bouclier... »

<sup>10</sup> (Voir illustrations 5 et 6.)

<sup>11</sup> BnF. 24.787, f<sup>o</sup> 152 (sans cote). Vers 1846, selon R. Journet et G. Robert. (Voir *Contribution aux études sur Victor Hugo*. Les manuscrits B. N. n. a. fr. 24.787 et 24.788 : Analyse et textes inédits. Ouvrage publié avec le concours du Centre National de Recherche Scientifique. Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles-lettres, Paris, 1980, p. 61.)

<sup>12</sup> Voir la note précédente.

« Mme Bouclier a eu sa place dans la vie sentimentale de Hugo (...) Le style épistolaire de Mme Bouclier ne manquait pas de vivacité, témoin ce billet<sup>13</sup> non daté, adressé à V. Hugo :

*Monsieur, vous savez l'affection extrême que j'ai toujours eue pour vous et à laquelle moi, je tiens toujours. Elle risquerait de s'attirer tout blessure<sup>14</sup> si vous lui faisiez subir souvent des épreuves comme celles de ce soir. Convenons donc que si nous nous rencontrons dorénavant nous ne causerons absolument que chiffons et fanfreluches comme vous m'y avez invitée si positivement. Nous retrouverons peut-être sur ce sujet, vous la politesse que je vous connaissais autrefois et moi les charmes que j'ai perdus à vos yeux.*

*Recevez je vous prie mes souvenirs d'affection.*

*C. Bouclier »*

M. René Journet avait vu, quant à lui, Cornélie Bouclier dans la Cornélie de *Châtiments* (voir la séance du Groupe Hugo du 20 février 1988 – première discussion – en <http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/88-02-20.htm>)

L'anecdote, évoquée par François-Victor Hugo, de la représentation de Guignol dans la maison familiale des Hugo, place Royale, doit donc dater de 1843, Sara avait quatre ans et François-Victor Hugo quinze. La très jeune Sara Bouclier était déjà fort belle, pour preuve le superbe portrait que lui a consacré Charles-Émile-Callande de Champmartin deux ans plus tard en 1845 lorsque la jeune fille avait à peine six ans (illustration 8). Elle épousa Albert de La Fizelière en 1855. Elle se consacra ensuite à la traduction en français de romans de langue anglaise, entre autres celui de *La Pupille* de Frances Trollope en 1871. Nonobstant le ton galant, François-Victor Hugo s'attache surtout à montrer les difficultés qu'il éprouve dans son travail de traduction des œuvres du "grand Will". Il fait montre, en outre, d'une assez grande modernité, quand il suggère une forme de littérature comparée en évoquant la traduction des œuvres de Shakespeare par François Guizot, interprétation qu'il juge d'ailleurs très "éloignée du modèle".

Galanteries, ou vraie proposition de travail à la belle Sara Bouclier ? Peut-être les deux. Nous ne savons pas si la traductrice a accepté la proposition, et si elle a franchi les « cent lieues de terre et d'eau » dont parle François-Victor...

Sara Bouclier eut, avec son mari Albert de la Fizelière, une fille : Marthe Ritti de la Fizelière (1865-1944). Elle était sculptrice ; on lui doit une Cosette (illustration 10), exposée au Salon de 1902, et conservée au musée des Beaux-Arts de Besançon.

Jean-Marc Gomis

---

<sup>13</sup> MVH, α p.m. 4022.

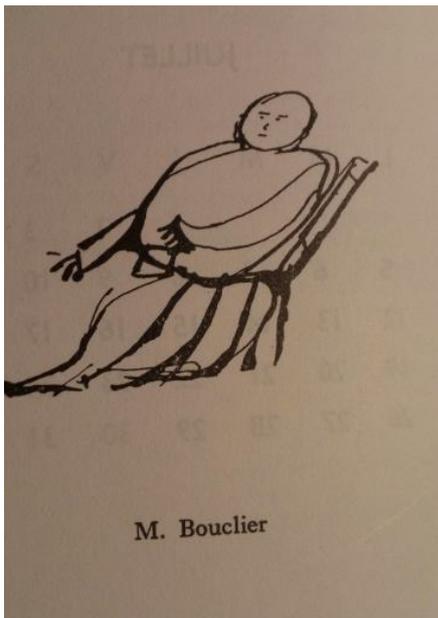
<sup>14</sup> Au vu du manuscrit, Michèle Bertaux et Guy Rosa, lisent de préférence « s'altérer sensiblement ».



5. Madame Bouclier en compagnie de Madame Victor Hugo dans la serre de Marine Terrace, à Jersey, en 1853. Photographie d'Auguste Vacquerie. (*BnF*)



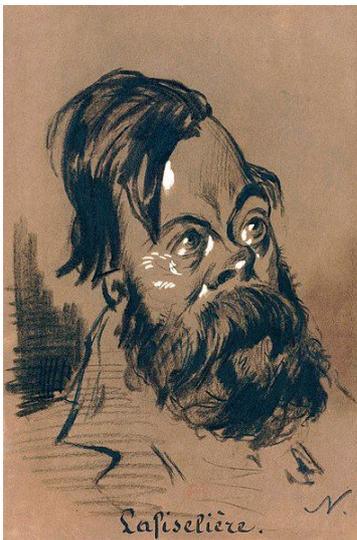
6. Madame Cornélie Bouclier dans la serre de Marine Terrace à Jersey en 1853. Photographie d'Auguste Vacquerie. (Coll. Villequier)



7. M. [Guillaume] Bouclier par Adèle Hugo fille. (*Journal d'Adèle Hugo*, tome I, p. 214.)



8. Mademoiselle Sara Bouclier en 1845 par Charles-Émile-Callande de Champmartin. L'enfant paraît particulièrement mûre pour ses six ans. (Musée national du château de Compiègne.)



9. *Lafizelière* : Albert de La Fizelière (1819-1878), critique d'art, historien, bibliographe et biographe français. Caricature de Nadar.



10. *Cosette* par Marthe Ritti de la Fizelière. (Musée des Beaux-Arts de Besançon.)